

HENRI LOPES
UNE ÉCRITURE D'ENRACINEMENT
ET D'UNIVERSALITÉ

Collection Critiques Littéraires
dirigée par Maguy Albet et Paule Plouvier

Dernières parutions

Bertrand du CHAMBON, *Le roman de Jean Cocteau*, 2001.

Bernadette DEJEAN DE LA BÂTIE, *L'énigme du sexe, les romans marocains de Driss Chraïbi*, 2001.

Marie DOLLÉ, *L'imaginaire des langues*, 2001.

Annelise SCHULTE NORDHOLT, *Le moi créateur dans A la recherche du temps perdu*, 2002.

Mathilde DARGNAT, *Michel Tremblay : le « joual » dans Les Belles-Sœurs*, 2002.

Midori OGAWA, *La musique dans l'œuvre littéraire de Marguerite Duras*, 2002.

Marcelle BOURDETTE-DONON, *La Tentation Autobiographique ou la genèse de la littérature tchadienne*, 2002.

Nathalie PRINCE, *Les célibataires du fantastique : essai sur le personnage célibataire dans la littérature fantastique de la fin du XIXème siècle*, 2002.

Jacques MILLET, *Valéry par-devers Freud*, 2002.

Judith LABARTHE-POSTEL, *Littérature et peinture dans le roman moderne*, 2002.

Chantal LACOURARIE, *Virginia Woolf : l'écriture en tableau*, 2002.

Daniel SEGUIN-CADICHE, *Vincent Placoly, une explosion dans la cathédrale*, 2002.

Joanna PEIRON, *Gombrowicz, écrivain et stratège*, 2002.

Jean Antonin GITENET, *Réflexions sur l'univers homosocial dans Splendid's de Jean Genet*, 2002.

Jean-Pierre JOSSUA, *Figures présentes, figures absentes, pour lire Philippe Jaccottet*, 2002.

Françoise DEMOUGIN, *André Hardellet : une œuvre hors du siècle*, 2002.

Véronique DUFIEZ-SANCHEZ, *Victor Hugo et le désir de savoir*, 2002.

J.R. MOUSAHOUDI-BOUSSAMBA, S.G. DOCTROVE MOUANOU, *Jean-Pierre Makouta-Mboukou*, 2002.

Anne MOUNIC, *Les tribulations de Persephone : poésie, autre, au-delà*, 2002.

Samba DIOP (sous la direction de), *Fictions africaines et postcolonialisme*, 2002.

Hadj MILIANI, *Une littérature en sursis ?* 2002

Sous la direction de
André-Patient Bokiba et Antoine Yila

HENRI LOPES
UNE ÉCRITURE D'ENRACINEMENT
ET D'UNIVERSALITÉ

Publication du Département
de Littératures et Civilisations Africaines
de l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville, Congo

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Autres ouvrages publiés par le Département de Littératures et Civilisations Africaines de l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville (Congo)

- 1- *L'Enseignement des littératures africaines à l'université*, Brazzaville, Série « Colloques de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines », 1981.
- 2- Mukala Kadima-Nzuji (sous la coordination de), *Jean Malonga, écrivain congolais 1907-1985* Paris, L'Harmattan, 1994.
- 3- *Tchicaya U Tam'Si, écrivain de l'altérité*, numéro spécial de *L'Afrique littéraire*, Paris, n° 87, 1995.
- 4- Mukala Kadima-Nzuji, Abel Kouvouama et Paul Kibangou (sous la direction de), *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- 5- Mukala Kadima-Nzuji et André-Patient Bokiba (sous la direction de), *Sylvain Bemba, l'Écrivain, le Journaliste et le Musicien*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- 6- André-Patient Bokiba (sous la direction de), *Le Siècle Senghor* Paris, L'Harmattan, 2001.

INTRODUCTION

André-Patient Bokiba

Ce livre a une histoire et une aventure. Celles-ci s'ancrent dans une tradition de plus de vingt ans de Journées d'Études du Département de Littératures et Civilisations Africaines de l'Université Marien Nguouabi de Brazzaville qui rassemblent les chercheurs de diverses disciplines et de divers pays autour de la personnalité et de l'œuvre d'un écrivain. Après le colloque organisé en 1996 à l'occasion du 90^e anniversaire de Léopold Sédar Senghor dont l'essentiel des contributions a été repris dans *Le Siècle Senghor*¹, le département entendait honorer en 1997, un successeur plus jeune de l'homme de lettres sénégalais, Henri Lopes. La série tragique des guerres civiles congolaises des années 1997, 1998 et 1999 a imposé un report de cette rencontre, bousculant ainsi la programmation qui réservait 1998 à un autre écrivain congolais Jean-Baptiste Tati Loutard qui devait avoir cette année... soixante ans. L'option de la production directe d'un ouvrage sur Henri Lopes aurait pu rattraper l'idée de la commémoration de l'anniversaire, non plus de l'homme, mais de l'écrivain qui en 2001, pouvait encore célébrer les trente ans de sa première œuvre, *Tribaliques*. Encore une fois, les facéties d'un *fatum* bantu rebelle sans doute aux fantasmes de la mémoire ont écarté cette perspective commémorative. C'est donc avec un an de retard, par rapport à cette autre échéance symbolique, que paraît cet ouvrage.

Nous avons arbitrairement choisi, pour revisiter l'œuvre de Henri Lopes, deux entrées qui nous paraissent complémentaires : une première optique, qui se veut analytique, prend en charge le regard de chaque critique sur une dominante singulière perçue ou sentie dans chaque œuvre ; une seconde approche s'organise en

1. André-Patient Bokiba (sous la direction de), *Le Siècle Senghor*, Paris, L'Harmattan, 2001.

regard transversal sur plusieurs livres autour d'un thème particulier. Pour une approche de l'évolution de la carrière de notre auteur, il nous a paru pertinent d'ordonner les textes des auteurs selon la simple chronologie de l'œuvre de Henri Lopes. Une telle optique nous paraît permettre avantagement de suivre les avatars et les constantes de l'écriture du nouvelliste et romancier congolais.

Le premier groupe de textes s'ouvre par une lecture des huit nouvelles de *Tribaliques* où Antoine Yila perçoit déjà, chez l'écrivain congolais, la restitution plus ou moins explicite d'une saisie implicite et globale du monde. C'est, contextuellement, l'espace de définition d'une cité en contradiction avec elle-même, un plaidoyer pour l'Homme. Contradictions majeures, le tribalisme et d'autres tendances inégalitaires déshumanisantes y sont en procès, restitués de telle sorte que la trame satirique lopésienne représente autant une postulation nationalitaire qu'une postulation universaliste.

Dans la même perspective, Marie-Rose Abomo-Maurin voit dans le destin de Wali, l'héroïne de *la Nouvelle romance*, l'incarnation de la dialectique identitaire de l'enracinement et de l'ouverture. L'écriture de Lopes révèle, en effet, selon l'auteur, dans ce roman, une double préoccupation, l'enracinement dans le terroir congolais que l'écrivain connaît bien et dont il n'hésite pas à dénoncer les défauts, mais aussi sa volonté d'appartenir à l'universel en levant le voile sur les problèmes de la société, notamment sur le sort de la femme.

De son côté, Dominique Niossobantou s'attache à retrouver, dans le symbolisme de *Sans tam-tam*, les marques qu'à différents niveaux de son écriture, Henri Lopes met en jeu pour l'évocation du réel congolais. Dans cette perspective, le critique qui exploite le dispositif paratextuel et la dimension générique de cet ouvrage porte son attention sur les créatures et le contexte sociohistorique qui sous-tendent l'aventure du protagoniste Gatsé.

Le Pleurer-Rire, première œuvre publiée à Paris par Henri Lopes, a retenu l'attention de trois critiques. Alpha-Noël Malonga en examine la signification à travers la « configuration » de Bwakamabé na Sakkadé : le portrait de ce personnage typique prend appui sur les stigmates onomastiques et dévoile une identité

bestiale qui s'offre, par antiphrase, comme une célébration de l'humain et de l'humanisme. Pour Daouda Mar, *Le Pleurer-Rire* est une œuvre illustrative du renouvellement du roman africain dans l'appréhension des données de notre époque et l'instauration d'une énonciation nouvelle : Henri Lopes expérimente de nouvelles formes de reconstruction de la trame narrative et une remythification de l'univers romanesque. Parmi les innovations qui se dégagent du même livre, Mwamba Cabakulu inventorie l'exploitation que Henri Lopes fait du rire dans toute la variété de ses formes et de ses registres, comme un pacte de lecture et un regard critique sur les dictatures africaines.

Pour Anatole Mbang, *Le Chercheur d'Afriques* est caractérisé par un style descriptif qui intègre le langage comme moyen d'expression. Henri Lopes opère des choix fondés sur les congolismes et autres formes expressives, notamment la métaphore, la personnification et la qualification pour mettre à nu la quête identitaire.

Dans une lecture de *Sur l'autre rive*, je tente de dégager les éléments de la poétique de Henri Lopes, à travers la relation métaphorique et symbolique que, dans ce roman, l'écrivain institue entre l'écriture et la peinture.

Pour clore cette série de regards singuliers, Lecas Atondi-Monmondjo analyse la relecture romanesque qu'en écho à *Beto na Beto. Le Poids de la tribu* de Mambou Aimée Gnali, le dernier livre de Henri Lopes, *Dossier classé*, donne d'un épisode de l'histoire du Congo indépendant.

Au registre des approches thématiques transversales, Justin K. Bisanswa analyse dans l'œuvre du romancier congolais une stratégie énonciative marquée par le mixage des voix, le problème de la langue, singulièrement la question de la mise en place d'un dispositif de parole au sein de ses récits et la puissance et la subtilité de l'invention onomastique, notamment dans *Le Lys et le Flamboyant*.

Omer Massoumou rattache, lui, l'écriture de Henri Lopes à une tradition de la modernité qui remonte au XIX^e siècle, dans le cadre d'une écriture de l'indistinction, du renouvellement, du neutre ou du présent perpétuel. L'auteur considère que les choix thématiques sur les questions d'indépendance, du métissage, de la langue assurent l'émergence d'une poétique de la modernité, en somme un

accomplissement qui correspond à une quête de la vérité, de l'absolu et de l'universel.

L'ouverture à l'universalité du romancier congolais prend la forme du dialogue intertextuel que son œuvre instaure avec d'autres écrivains et d'autres penseurs de l'humanité. Richard-Gérard Gambou tente, à cet effet, de retrouver la présence des philosophes dans l'œuvre de Henri Lopes en marquant la vocation didactique de son écriture.

Au-delà d'un regard impitoyable sur les déviances de la société de son pays et de son temps, la tendance majeure de l'œuvre de Henri Lopes s'oriente vers une interrogation sur soi. Lecas Atondi-Monmondjo analyse le dévoilement de cette quête de l'identité dont il trouve les lieux d'expression privilégiés dans le dispositif paratextuel et dans la méditation sur la condition métisse.

Les textes de ce groupe d'universitaires sur un des écrivains africains les plus novateurs de notre temps n'ont, de toute évidence, pas la prétention d'épuiser le discours critique d'une œuvre aussi féconde. Il ne s'agit ici que d'un faisceau d'éclairages singuliers et croisés sur une carrière littéraire d'une trentaine d'années dont le parcours n'est pas près de s'estomper pour un homme qui revendique, du reste, l'écriture comme sa vraie patrie, celle où il dit, à la fois, son enracinement dans son terroir et son ouverture à l'universel, assumant ainsi l'individualité de l'identité plurielle de son destin.

REGARDS SINGULIERS

TRIBALIQUES DE HENRI LOPES : UNE MÉTAPHORE UNITAIRE

Antoine Yila

Philippiques (351-344-341 av. J.-C.) une œuvre fondamentale, réaliste : un triptyque juridico-politique de Démosthène par quoi l'auteur pourfend le despotisme de Philippe II de Macédoine, son compatriote, ainsi que le sybaritisme et l'incivisme des Athéniens contre leur propre patrie, la Grèce. *Tribaliques*¹, les huit nouvelles de Henri Lopes, sont aussi un procès, mais moins celui d'un homme, comme chez l'orateur grec, que celui d'un ensemble de systèmes idéologiques dont le tribalisme constitue le point focal. Dans l'une et l'autre œuvres, hors l'excès de comparaison puisque nous sommes en présence de deux genres littéraires différents (harangues versus nouvelles), la suffixation en « que » du nom avec intention de flétrir celui-ci ou de stigmatiser sa fonction ; en décomplexifie *ipso facto* la métaphoricité. C'est dire que si la « métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce ou de l'espèce au genre ou de l'espèce à l'espèce ou d'après le rapport d'analogie »² ; ou encore une figure du discours qui « fait image »³ ; les vocables « Philippiques » (contre Philippe) et « Tribaliques » (contre le tribalisme) sont alors deux véritables métaphores tant par cette double définition aristotélicienne que par le fait qu'ils se singularisent formellement du nom tout en parlant implicitement et

1. Henri Lopes, *Tribaliques*, Yaoundé, CLÉ, 1971.

2. Aristote, *Poétique*, 1457 b6-9, cité par Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Le Seuil, 1975, p.19.

3. Aristote, *ibid.*, p. 49.

substantiellement de celui-ci et de ce qu'il génère. Ils nous éclairent, pour tout dire, sur des faits réels, mettent sous nos yeux l'innommable, c'est-à-dire Philippe II de Macédoine et le tribalisme qu'ils désignent corrélativement dans leur négativité et leur anhistoricité. Et peu importe que cette suffixation dépréciative en « que » généralement appliquée au nom propre, le soit, ici, à un nom commun. Mais si Lopes procède de cette manière, c'est pour insister avec force sur l'absurde, la démesure, la morbidité et la dimension transgressive et mortifère du phénomène sous nos cieux. Car tendance inégalitaire d'une tribu à en exclure une autre du champ politique et de la jouissance des privilèges de ce champ, le tribalisme est, sans conteste, générateur de violence et d'anomie. Nous le voyons dans *Tribaliques* comme dans la plupart des œuvres de Lopes. Ce recueil de nouvelles est de ce fait une « métaphore expressive ». Et s'il est vrai que la « métaphore expressive se transforme (...) en métaphore structurelle par laquelle un texte se construit et, spécifiquement, fonctionne »⁴, les huit nouvelles structurent, par conséquent, toute la trame narrative en un procès contre l'origine du mal politique ou la déstructuration de la cité. La frontière entre la fiction et la réalité s'abolit occurrence pour nous montrer comme dans un miroir, une société congolaise empêtrée dans une histoire (celle de son indépendance acquise en 1960 ou de sa propre liberté) qui ne parvient ni à assumer ni à dépasser l'histoire (celle de l'esclavage et de la colonisation). Tant il est vrai que de la première à la huitième nouvelle, tout apparaît comme désenchanté. C'est là paradoxalement tout l'enchantement ou le « fantastique de l'écriture »⁵ Iopésienne, la mise à nu expressive de sentiments et comportements déviants qui fécondent malgré tout le discours émancipateur. Ce sont par exemple ici, le mariage volontaire sur fond d'acculturation et d'individualisme ; involontaire ou forcé du fait de la tribu ; la démagogie ou l'inconséquence idéologique et politique pervertissant la jeunesse et hypothéquant la nation ; le

4. Jean Ricardou, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Le Seuil, Coll.

« Tel Quel », 1967, p. 136.

5. Jean Ricardou, *ibid.*, p. 136.

racisme qui supprime la vie d'un enfant ; le romantisme révolutionnaire d'une élite intellectuelle aliénée et nostalgique ; le despotisme et l'analphabétisme politique des gestionnaires de la cité. L'œuvre examinée est en fait un réquisitoire synoptique induit par le titre où il se trouvait déjà. *Tribaliques* est effectivement un texte qui fait texte, un paratexte. Genette ne dit-il pas avec raison : « le plus souvent, le paratexte est en lui-même un texte, s'il n'est pas encore le texte, il est déjà du texte »⁶ ? Oui, c'est un texte non pas virtuel mais total, plein ; un texte dynamique en relation à la fois métonymique et synecdochique avec le texte subséquent (les huit nouvelles). C'est en substance une « métaphore véhiculaire »⁷ qui remplit, nous semble-t-il, les trois fonctions stratégiques du titre, désignative ou dénominative, publicitaire ou incitative et idéologique. En d'autres termes, le mal s'appelle « tribalisme » : il faut s'y opposer, s'en émanciper radicalement parce qu'il empêche l'émergence de la nation congolaise et compromet fatalement la liberté de tout homme. Le premier texte-mère (« Tribaliques » l'instance titrologique) et le second texte-mère (les huit nouvelles) sont, en somme, l'expression d'une postulation nationalitaire. Laquelle se voudrait également universaliste puisqu'ainsi que le narrateur-auteur lui-même, les personnages en situation dans chaque nouvelle, c'est-à-dire engagés dans le temps et dans l'espace, ne laissent de convoquer l'histoire tout court pour témoigner de l'homme partout.

Postulation nationalitaire

Il faut d'entrée de jeu relever que c'est dans son ordonnancement structurel ou son équilibre formel que réside tout le dynamisme textuel de l'opuscule dont nous examinons, ici, la signification.

6. Gérard Genette, *Seuils*, Le Seuil, 1987, p.12.

7. Jean Ricardou, *op. cit.*, p. 136.

En effet, *Tribaliques* est composé de quatre nouvelles écrites aux premières personnes de l'espace-temps narratif (« je »-nous) ; et quatre autres aux deux variantes des deux troisièmes personnes de cet espace-temps narratif (« il »-« elle »). Ce sont « Ah Apolline ! » ; « Ancien combattant » ; « L'honnête homme » ; « Le complot » d'une part ; « La fuite de la main habile » ; « Monsieur le député » ; « L'avance » ; La bouteille de whisky » d'autre part. Dans l'un et l'autre cas, tout se passe comme si le sujet parlant qui est narrativement congolais et intimement impliqué dans sa propre histoire, celle de son pays et celle des autres le plus près et le plus loin que puisse le porter son regard critique, attestait par son impartialité, l'élan nationalitaire et universaliste de son récit ainsi que nous allons le voir bientôt et le verrons plus tard. Mais cet équilibre formel et ce dynamisme textuel ne s'expliquent eux-mêmes de l'instance titrologique au corpus que parce qu'il y a métaphore, langage, et comme l'affirme Nietzsche cité par Tzvetan Todorov

Tout le langage est métaphorique-maintenant. Le mot (le concept) ne désigne un fait ou un phénomène qu'à l'aide de l'abstraction en omettant plusieurs de leurs traits. « Tout concept naît de l'identification du non-identique. Aussi certainement qu'une feuille n'est jamais tout à fait identique à une autre, aussi certainement le concept feuille a été formé grâce à l'abandon délibéré de ces différences individuelles, grâce à un oubli des caractéristiques ». Mais cette identification de la partie du tout est une figure de rhétorique : la synecdoque (Nietzsche la nomme tantôt métaphore, tantôt métonymie). Tout langage est fait de tropes : « Il n'y a pas d'expression propre et pas de connaissance propre sans métaphore ». C'est pourquoi la métaphore s'élève au rang de trait distinctif de l'humanité ; Nietzsche parle de « cet instinct qui pousse à former des métaphores, cet instinct fondamental de l'homme dont on ne peut faire abstraction un

seul instant, car on ferait abstraction de l'homme lui-même », et appelle l'homme un animal métaphorique.⁸

Que l'on pardonne un si long emprunt ! Mais dans un « espace littéraire » à vocation scientifique, la conceptualisation d'une réflexion n'a de sens que si le concept utilisé s'éclaire lui-même de sa propre théorie. C'est dans cette perspective de systématisation théorique qu'il faut comprendre l'autométaphorisation implicite du « je illocutoire » lopésien et la métaphorisation non moins implicite du lieu d'où il déploie son discours. Ce « je illocutoire », c'est Raphaël, un ex-séminariste devenu étudiant à la faculté des lettres de l'université de Brazzaville. Engagé dans la vie laïque avec la bénédiction d'un de ses anciens maîtres, le Père Flandrin⁹, il nous livre ici, sa nouvelle vision des êtres et des choses :

La conception que j'avais du monde, n'excluait pas certains renoncements. Ainsi m'étais-je engagé à laisser les femmes de côté et ne songer qu'à mes études. A la vérité, je n'excluais pas certaines aventures brèves et discrètes qui devaient être sans lendemain. Pour cela je savais qu'il me fallait éviter la compagnie des jeunes filles de mon âge, mais profiter des désirs passagers de telle femme mûre, souvent mariée si possible étrangère ou de passage à Brazzaville¹⁰.

Nous savons que c'est à force de rigorisme et souvent de pharisaïsme dans leur univers ecclésiastique, que des prêtres, des moines ou des séminaristes en fin de formation, en viennent à se défroquer. Certes, mais il semble que de nombreux jeunes Africains reçus dans des séminaires théologiques, ici et là abdiquent leur vocation plus du fait de l'indigence de leurs parents que par défaitisme moral. Car ils les assisteraient plus efficacement en allant et en réussissant dans une école publique ou à l'université

8. Tzvetan Todorov, « Synecdoques », T. Todorov et al., *Sémantique de la poésie*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 12.

9. Henri Lopes, « Ah Apolline ! », *Tribaliques*, p. 11.

10. Henri Lopes, *ibid.*, p. 15.

qu'en portant la soutane. Raphaël est apparemment de ceux là. C'est pourquoi, pour lui, comme pour tout ancien séminariste, aussi étrange que cela paraisse, la vocation laïque doit toujours se ressourcer dans la vocation sacerdotale, bien que celle-ci soit révolue. Car s'il en a abandonné la structure de définition, le séminaire, il en a gardé la méthode, l'ordre et la règle, malgré l'appel érotique pressant d'un corps demeuré longtemps continent derrière le cloître. Mais l'autocensure et la censure qui déterminent, dans ce passage, tout l'acte illocutoire, visent sinon à inhiber, du moins à modérer ces pulsions jubilatoires, à les rationaliser, pour ainsi dire, et à conforter et systématiser cette vocation laïque. Celle-ci est précisément l'expression d'un défi dont le plus haut point d'affirmation est une réussite indubitable, certaine dans les études et dans la vie sociale. C'est dans ce sens qu'aux exigences d'un moi à l'évidence engoué d'amours adultérines, s'opposent celles d'un surmoi impitoyable, aussi bien pour soi que pour autrui. La laïcisation inconsciente d'un ordre ecclésiastique fait d'ascèse et d'abnégation est, chez Raphaël, l'esquisse d'un projet de vie communautaire comme au séminaire, mais dans le cadre d'une superstructure laïque et libre : l'État ou la Nation. Aussi, sa *libido cupidendi* (énergie désirante effrénée, jouissance inassouvie) s'exige-t-elle *libido laborandi* (travail acharné, énergie créatrice, génératrice de progrès) ainsi qu'il nous le confie lorsqu'il devient étudiant :

Dès le début de l'année scolaire je me mis donc à l'étude avec une fureur qui effraya Samba. Lui ne passait guère plus d'une heure par semaine à la bibliothèque. Il consacrait un temps inouï à des discussions qui me paraissaient du bavardage et d'un très bas niveau. Selon lui c'était là le contact avec les masses, la formation politique¹¹.

L'autométaphorisation implicite du « je » dont nous avons parlé plus haut s'exemplifie plus nettement, ici, par la véridicité directe

11. Henri Lopes, *ibid.*, p. 15.

ou indirecte de son espace-temps d'énonciation. Nous sommes effectivement au Congo, un pays marxiste-léniniste en 1971, année de parution de *Tribaliques*. « Je » est extrêmement lucide, conscient de sa condition et de son destin. Comme le prône le socialisme scientifique, la doctrine économique et politique de l'État congolais à l'époque, le travail est une vertu cardinale, la condition *sine qua non* de l'émergence des nations. En s'y attelant, « je », c'est-à-dire Raphaël, qui a intériorisé cette vertu parce qu'il en connaît l'efficacité rédemptrice, atteint à l'exceptionnalité de sa condition d'étudiant ou à une certaine surhumanité. C'est un héros qui sensibilise l'oisif, l'anti-héros Samba à l'idée fondamentale qu'il n'y a d'existence, de cité, de citoyenneté réelles et de politique véritable que par le travail et la culture générée par celui-ci, comme à l'accoutumée, depuis la fondation du monde. Car le travail est effort endurent, économie de langage, silence, parole transmutatrice, Parole. Le travail libère l'homme, l'humanise, l'oisiveté l'enchaîne, le déshumanise. Raphaël fait du travail qu'il a subconsciemment glorifié, nous semble-t-il, conscience de sa propre conscience. Mais celle-ci est corrélativement saisie du monde par la lettre et le mot ; la littérature et la science, dans les bibliothèques, les amphithéâtres et les salles de cours ; les résidences universitaires et les studios privés. C'est, en somme, son attachement actif à ces fondements impératifs de son univers étudiantin qu'il positive anticipativement son avenir ainsi que celui de la nation congolaise qu'il postule par sa critique d'un voisin inconscient de son inconscience citoyenne. Son discours constatif et performatif s'appréhende ainsi comme une double instance critique, un discours de vérité contre les consciences inconscientes, dont celle de son ami qui semble faire fi de la culture de développement de soi et de l'Autre, c'est-à-dire des concitoyens, du pays et de la Nation :

Samba avait bien dans la bibliothèque au-dessus de son lit quelques livres. Notamment, je crois, un recueil de poésie de Senghor, un Saint-Exupéry d'une collection de poche, un livre intitulé *La clé des songes, Tout sur vous et les astres*, et

Comment devenir un bon orateur. Cette littérature entourait « Le petit livre rouge » et deux volumes d'une reliure chocolat, qui portaient en lettres d'or le nom de Lénine. Je ne sais à quel moment il les feuilletait ou les lisait. C'était, je crois, un ornement au même titre que la photo des Bantous qu'il avait accrochée au mur. Car Samba aimait la musique. Dès qu'il se trouvait seul, l'électrophone ou le transistor guculait les derniers airs à la mode, et, tout seul, devant la glace, Samba s'entraînait au yéké-yéké [« danse congolaise »], se balançant avec souplesse d'une jambe sur l'autre et avançant et reculant la tête comme font les dromadaires quand ils marchent ¹².

L'insondable légèreté de l'être, bien que l'on ne puisse en épuiser le sens, s'exprime néanmoins, dans ce passage, par le recours au simulacre pour dire la culture et témoigner de la connaissance. C'est justement le propre du personnage falot ou de l'anti-héros de travestir la réalité, de transgresser l'ordre institutionnel pour montrer qu'il y appartient. Or, c'est par cette transgression ou cette dénaturation que Samba s'en exclut. La « bibliothèque » qui est symbole de culture et de connaissance et davantage symbole de culture de l'effort, est consécutivement et antithétiquement symbole de culture de la facilité, de l'emprunté et du leurre qui se leurre en croyant leurrer l'Autre. Raphaël qui est tout entier saisi de cette imposture, la débusque en en étalant les preuves et en en indiquant le danger.

Ce sont d'une part, ces livres sommaires et dogmatiques qui entretiennent l'illusion d'un paradis céleste et terrestre illusoire et dérisoire ainsi que l'aliénation, le fatalisme, la démission ; la pensée unique ou le fanatisme qu'ils entraînent d'autre part. L'éclectisme artificiel de Samba rejoint dans une certaine mesure le romantisme révolutionnaire de certains acteurs politiques congolais des années soixante-soixante-dix-vingt qui voyaient en leur seule possession des ouvrages de Marx et Engels, Lénine et Mao, l'auteur du « petit livre rouge », la possession d'un

12. Henri Lopes, *ibid.*, p. 15.

savoir qui leur permettrait d'accéder aux commandes du pouvoir et de tout régenter. C'était sans compter que le millénarisme projeté dans leurs théories par les auteurs précités, n'était qu'une chimère, une vaine utopie comme l'a montré l'effondrement du mur de Berlin, dix-huit ans plus tard, en 1989, après la publication du recueil de nouvelles lopesien. Peut-être Lopes avait-il pressenti cette dérive de la pensée et cette défaite de la praxis en ces pays du marxisme-léninisme originel et au Congo. Comment le concevoir autrement ? D'autant plus que dans l'ensemble de l'œuvre et dans le passage que nous étudions, la technique d'ordonnancement ou d'agencement du narrateur-auteur consiste à mettre sous nos yeux cet effondrement intellectuel, moral, voire spirituel et ontologique. Par un subtil jeu de miroir ou d'éclairage mutuel, il met le titre *Tribaliques* en position de s'ouvrir partout dans le texte comme métaphore de la métaphore, métonymie de la métonymie, synecdoque de la synecdoque, ironie de l'ironie. Mais la « métaphore est la règle »¹³ et en même temps ces trois autres tropes dans leur manifestation textuelle. Car le goût de l'effort de Raphaël qui semble nous convier à y croire et le sybaritisme de Samba adonné à la danse - et qui apparaît comme une parodie lopesienne de la négritude de Senghor ou de sa pensée problématique, « l'émotion est nègre comme la raison hellène »¹⁴ - peuvent renvoyer tour à tour à une tribu, des tribus et engendrer ipso facto une mythologie du soupçon, de la peur, de la violence et du ressentiment :

C'est dire que j'effrayais Samba par ma façon d'étudier et il est fort probable que si nous n'avions pas été du même village, il aurait rapidement cherché un autre camarade de chambre. Mais nous sommes, nous Congolais, encore ainsi faits qu'une personne qui a les mêmes goûts et les mêmes idées que nous,

13. Henri Lopes, *ibid.*, p. 16.

14. Léopold Sédar Senghor, « Ce que l'homme noir apporte », *Liberté I : Négritude et humanisme*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 24.

nous paraît toujours plus dangereuse que celle avec qui nous avons le dialecte et le clan communs¹⁵.

L'ironie est une identité auctoriale ou esthétique au même titre que d'autres figures du discours telles que la métaphore, la métonymie et la synecdoque auxquelles l'assimilent principalement Vico¹⁶ et, dans une certaine mesure, Nietzsche¹⁷. Et la dynamique identitaire de l'ironie qui rencontre en filigrane l'agrément du narrateur-auteur dont nous savons qu'il est métis, consiste dans le dévoilement des identités pernicieuses, conflictuelles illustrées par l'appartenance au « même village » et à des entités sociologiques corrélatives telles que « le dialecte et le clan communs ». Cette dynamique identitaire qui vient s'enrichir de la connivence implicite ou du « pacte autobiographique » réflexif apparent narrateur-auteur-narrateur actantiel (je illocutoire), consiste également en l'instauration et en la réinstauration de la vérité et des valeurs essentielles. En d'autres termes, le « village », le « dialecte » et le clan ne s'accommodent manifestement pas de la différence. Ce sont des métaphores restrictives, sectaires comme le sont, dans leur acception ségrégationniste, la tribu (tribalisme), l'ethnie (ethnisme, ethnocentrisme) et la région (régionalisme). Dans l'impensé du discours constatif et performatif du je illocutoire ou dans son inconscient narratif, les métaphores extensives, unitaires sont la langue nationale (lingala-munukutuba) qu'il oppose au « dialecte » le pays, la république, la patrie, la nation qu'il oppose au « village » et au « clan ». La mêmété qui refuse la différence, cultive l'intolérance et d'autres anti-valeurs autant qu'il retarde le moment historique, le saut qualitatif : la nation congolaise

15. Henri Lopes, *ibid.*, p. 16.

16. Giambattista Vico, historien juriste et philosophe italien, 1668-1744, cité par T. Todorov, « Synecdoques », *op. cit.* p. 11, enseigne la rhétorique en soutenant cette parenté sémantique des quatre figures du discours et en montrant que le « premier langage était métaphorique ».

17. T. Todorov, *ibid.*, p. 12.

s'imposant à tous comme réalité fondamentale. C'est à cause de cette même exclusiviste que Raphaël est abandonné d'Apolline :

On savait qu'elle « vivait » avec un Lari. Ces gens à la tête dure en qui il ne fallait jamais avoir confiance. Et elle avait osé repousser complètement le diamantaire, qui pourtant était de Mossaka comme elle. Oubliait-elle que son père ne devait sa situation qu'à ce dernier ? Le père d'Apolline gérait, en effet, un magasin dont le propriétaire était l'ancien fiancé. Ces derniers temps il avait été menacé par son ex-futur gendre qui voulait lui enlever cette gérance qui, en réalité, était la dot de la jeune fille. Comment le père pourrait-il subvenir aux frais de scolarité des cinq sœurs d'Apolline ?¹⁸

En Afrique en général et au Congo en particulier, la plupart des enjeux socioculturels déterminent des choix qui s'assujettissent eux-mêmes de manière quasi fatale à la bipolarité Nord-Sud et au référentiel ethnique ou tribal. En d'autres termes, je ne puis prendre femme que dans ma tribu et n'adhérer qu'au parti de ma tribu. Cependant, s'il nous incombe d'atténuer notre assertion ou de relativiser et de soutenir que la courbe endogamique et politiquement autarcique tend à s'infléchir aujourd'hui au gré du libéralisme et d'une certaine évolution des mentalités, il nous apparaît juste de soutenir davantage que l'exception ne laisse de confirmer la règle ; surtout après tant de guerres fratricides. Le « poids de la tribu »¹⁹ qui demeure lourd de toute son irrationalité, c'est effectivement cette fâcheuse nécessité :

Tu es dans la tribu ou tu ne l'es pas. *Beto na beto*. C'est entre nous. Nous sommes entre nous. Nous vivons entre nous. Même après la mort. Nous restons entre nous. Que tu le veuilles ou non,

18. Henri Lopes, « Ah Apolline ! », *op. cit.*, p. 34.

19. Mambou Aimée Gnali, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, Paris, Gallimard, Coll. « Continents noirs », 2001.

c'est aussi cela que ça signifie. Ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre²⁰.

C'est en ces termes où l'humour noir se mêle à la dérision et à la parodie du sens et du bon sens que Mambou Aimée Gnali, actant narratif et instance autobiographique et auctoriale magnanime, répond à Mat, son fiancé, instance pusillanime devant la décision nuptiale inique des ses pairs et pères tribaux : ce mariage n'aura jamais eu lieu, cela va sans dire, que sous forme d'hommage et d'éloges posthumes. D'où cette verve décapante qui fait alterner le châtié et le prosaïque. La véhémence dénonciatrice de l'héroïne fait ainsi écho au ton protestataire du passage précédent. Mais ici, le tribalisme légitime l'endogamie au détriment de l'exogamie avec une aporie qui en compromet l'authenticité et la pérennité : le mercantilisme et l'hédonisme anarchiques, l'âpreté au gain et la nécessité. On le voit, la géopolitique du mariage est une transgression de l'ordre institutionnel structurant et stabilisateur. S'autorisant à définir le destin conjugal de la jeunesse, elle condamne celle-ci au départ volontaire ou involontaire.

Quoi qu'il en soit, nous ne devons point nous méprendre sur la positivité des schèmes oppositionnels tels que « Lari » et « Mossaka » et par extension « Sud » / « Nord ». Précisément, si ceux-ci nous apparaissent comme dénotativement déstructurants, ils sont, sans conteste, connotativement structurants. Tels se donnent également à comprendre des noms-schémas ou des personnages aussi significatifs que « Mbâ » et « Mbouloukoué », tous deux enseignants et sociolinguistiquement apparentés à la contrée de « Ngamboma »²¹ dans la région des Plateaux, donc d'ethnie ngangoulou ou téké. L'une, Mbâ, « enseigne dans une école à Bacongo »²², agglomération psychosociolinguistique connotant le groupe ethnique kongo et plus particulièrement l'ethnie lari. L'autre, Mbouloukoué, « est professeur de C.E.G. à

20. Mambou Aimée Gnali, *ibid.*, p. 51.

21. Henri Lopes, « La fuite de la main habile », *op. cit.*, p. 2.

22. Henri Lopes, *ibid.*, p. 7.

Kinkala »²³, localité connotant spécifiquement la même ethnie. Nul doute que ces personnages ne soient exclusivement en mission d'État. Mais l'État symbolisant la nation en train de s'accomplir institutionnellement, ces personnages métaphoriques sont en soi une postulation nationalitaire. Cependant, dans « Ah Apolline ! », après son échec sentimental, Raphaël se retrouve étudiant en « Union soviétique » (p. 38) ; mais c'est moins par désenchantement et pessimisme nationaliste ou patriotique qu'il y est allé que pour se donner les « armes miraculeuses » d'une participation concrète à l'avènement d'une nation congolaise unie. En somme, dans cette nouvelle comme dans les sept autres ainsi que dans des œuvres romanesques telles que *La Nouvelle romance*²⁴, *Sans tam-tam*²⁵, *Le Pleurer-Rire*²⁶, le langage métaphorique, qui se définit dans le procès d'une praxis déviante, de l'instance titrologique à la trame narrative elle-même, est aussi bien élan nationalitaire, unitaire que démarche vers une nation-monde ou une citoyenneté universelle.

Postulation universaliste

Les premières productions littéraires de Henri Lopes, *Tribaliques*, *La Nouvelle romance* et *Sans tam-tam* qui lui ont permis d'accéder à l'officialité scripturaire et à la solennité auctoriale, sont considérées par la critique comme des œuvres de jeunesse. Mais, pour nous, ce sont des œuvres fondatrices. Fondatrices de cette universalité (une pan-identité) que, citoyen à la croisée des citoyennetés, l'auteur prône et postule dans certains de ses ouvrages postérieurs, *Le Chercheur d'Afriques*²⁷, *Sur l'autre rive*²⁸, *Le Lys et*

23. Henri Lopes, *ibid.*, p. 7.

24. Henri Lopes *La Nouvelle romance*, Yaoundé, CLÉ, 1976.

25. Henri Lopes, *Sans tam-tam*, Yaoundé, CLÉ, 1977.

26. Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine, 1982.

27. Henri Lopes, *Le Chercheur d'Afriques*, Paris, Le Seuil, 1990.

28. Henri Lopes, *Sur l'autre rive*, Paris, Le Seuil, 1992.

*le Flamboyant*²⁹. Et si l'écriture est sa vraie patrie, son œuvre qui est traduite et lue en plusieurs langues, lui confère ipso facto le statut de citoyen du monde. Tel se voudrait le personnage d'Elo qui s'entretient de sa destinée avec son ami Mbouloukoué tout droit venu du Congo, pour un séjour chez lui, dans son appartement de Nantes. Il est « ouvrier qualifié » dans une usine de cette ville, a abandonné sa fiancée congolaise Mbâ pour Hélène, une Française. Suivons-les, avec la complicité du témoin oculaire, de retour de promenade :

- Ta femme ?

- Comment tu ne sais pas ? Je suis marié, mon cher.

(...)

- Et Mbâ ?

- Tiens entre, je vais t'expliquer cela...

Elo, aussi sympathique et hâbleur que jamais lui parle de sa solitude en France. De ce qu'Hélène (...) l'a aidé alors. Du fils qu'ils ont ensemble.

Et puis, je ne crois pas que je rentrerai au pays. Ici, un ouvrier qualifié c'est pas un capitaliste, mais ça vit mieux qu'un fonctionnaire bachelier chez nous. Je me suis renseigné. Au pays avec mon métier je gagnerai 30.000 francs CFA. Ici j'ai plus du triple avec double pouvoir d'achat. Mon cher, toi qui es près des dirigeants, avertis-les : s'ils ne prennent garde, il n'y aura pas que la fuite des cerveaux, mais aussi celle des mains habiles ...³⁰

Métaphores binaires de cette réalité anti-unitaire qu'est le tribalisme (développement du sous-développement), « La fuite de la main habile » et *Tribaliques* s'éclairent mutuellement de ce concept sans le désigner tout en le désignant. Car, s'il s'embusque dans le langage utilitariste ou « économistique » d'Elo, c'est pour justement mieux se laisser débusquer. Tant il en connaît les fondements et l'articulation. De fait, polysémique, il est engendrement

29. Henri Lopes, *Le Lys et le Flamboyant*, Paris, Le Seuil, 1997.

30. Henri Lopes, « La fuite de la main habile », *ibid.*, p. 8-9.

de paradoxes par quoi les uns l'excusent et d'autres le condamnent : le népotisme, le clientélisme, le favoritisme, l'inadéquation dans l'application des quotas institutionnels, la distribution inégale des richesses nationales en même temps que se clament et se scandent des slogans mobilisateurs à la gloire du socialisme scientifique : « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut » ; « tout pour le peuple rien que pour le peuple ». Surrection itérative de l'imposture, c'est le triomphe de la pensée unique, conscience autoritaire et dormitive, fatale aux consciences arc-boutées et lucides. C'est pourquoi Elo s'en va à l'étranger ; certes, grâce à une conjonction d'énergies providentielles, son admission au concours de soudeurs organisé par le gouvernement révolutionnaire qui entendait privilégier les métiers manuels, seule source de création des richesses, selon les apologistes du communisme³¹. Mais il n'aurait pas bénéficié de ce concours qu'esprit industriel, il serait toujours parti en France ou ailleurs. Car, comme le narrateur-auteur, il est plus ou moins habité par l'appel du lointain. C'est aussi sa conscience ouvrière, consciente de l'utopie nationale africaine ou congolaise qui le déracine du soi natal, le détache de l'être consubstantiel (Mbâ) pour l'enraciner dans l'universelle altérité symbolisée par Hélène, un plus-qu'être consubstantiel et la France cosmopolite. L'aporie révolutionnaire de son pays d'origine, le Congo, signifie pour lui, mort de la famille et de l'État, négation virtuelle ou achevée des origines. C'est ce que nous donne à penser sa réponse perplexe à la question incisive de Mbouloukoué :

- Et ta famille ?

- Un jour si je fais des économies on ira faire un tour là-bas. Pour le moment, pas question. Je sais comment c'est, le pays. Toute ma solde pour nourrir des neveux et nièces, fils de soi-disant cousins qui ne font rien ... Et puis, tu connais mon vieux. Il faudrait que j'accepte une fille mariée coutumièrement. Hélène ne pourrait pas accepter cela³².

31. Henri Lopes, *ibid.*, p. 6.

32. Henri Lopes, *ibid.*, p. 9.

Lorsque, par la brièveté de la question posée, la fonction conative s'efface simultanément devant la fonction métalinguistique dont le sujet parlant, « je », magistral, sermonneur et moralisateur, est la preuve ; une nouvelle vision du monde et une nouvelle identité s'affirment. Celles-ci s'expriment à travers une langue particulière, spécifique à la fois de la profession du nouveau citoyen, un « ouvrier qualifié » (niveaux médian et familial) et de son enracinement dans son nouvel univers mythique où il se conçoit subliminalement, nous semble-t-il, comme un membre à part entière de l'élite française donc tout de finesse et d'élégance langagière (niveau châtié). Tant il est vrai que, dans l'imaginaire de nombreux Africains et surtout celui des Congolais, la France, c'est le paradis sur terre, la civilisation même. Mais, bien que la parole proférée s'attache à restituer qualitativement le statut du personnage, l'apparente réussite de son intégration socioculturelle, la preuve de son acculturation et de son aliénation est là, qui en altère la réalité ontologique.

Tant il apparaît vrai que tout ce qui lui rappelle son milieu affectif, parental et sentimental, est, pour lui, symbole d'animalité vorace, dévoratrice, grouillante et de « mentalité prélogique ». Le « royaume d'enfance » congolais s'abîme dans la mythification inconsciente d'une France longtemps perçue comme la matérialité d'un au-delà où « tout est beauté, luxe, calme et volupté ».

Pourtant, si Elo récuse le villagisme, le clanisme et le parasitisme social, pour le goût de l'effort, le travail acharné, l'auto-suffisance matérielle, l'autonomie ou l'individualisme ; c'est que les premiers, du moins le pense-t-il, sont la cause du sous-développement et du mal-être dont souffre son pays d'origine, le Congo ; et que les seconds sont source de développement, ce qui explique la prospérité, la stabilité et la puissance des nations européennes ou occidentales. La vraie citoyenneté est universelle puisque le travail est une valeur morale universelle. Et l'avenir de l'humanité réside dans l'universalisme ou le cosmopolitisme, comme semble l'affirmer Raphaël, étudiant en « Union soviétique (...) loin du théâtre qui a dévasté [son]cœur d'adolescent »³³ ; et

33. Henri Lopes, *ibid.*, p. 38.

qui « partage l'idéal de ceux qui veulent un monde sans âme solitaire »³⁴. S'enraciner en soi et dans le terreau natal, c'est avant tout, se projeter et s'enraciner dans le monde. Tout est enracinement et universalité.

La métaphore en tant qu'instance titrologique ou celle-ci, en tant que métaphore, est l'espace-temps d'accomplissement implicite d'un discours par quoi l'on veut en quelque sorte émanciper l'homme et le monde qui l'entoure. Ce discours est un discours de vérité, puisque, abolissant la frontière entre la réalité et la fiction, en superposant, pour ainsi dire, celle-ci sur celle-là pour n'en faire qu'une seule et même réalité tangible, il s'autorise à révéler à l'homme, les causes de son angoisse existentielle ou de son mal-être. C'est dans ses *Philippiques*, Démosthène apprenant aux Grecs en quoi Philippe II de Macédoine, personnage despotique et tyrannique, était pour eux un fléau. C'est aussi Henri Lopes, dans *Tribaliques*, instruisant les Congolais des raisons de leurs drames multiples ou de leur tragédie, puisque, de toute évidence, l'aporie révolutionnaire qui marque leur système d'organisation socio-politique, la fêlure et la béance qui s'y dessinent et qui sont signes d'anomie, paraissent insurmontables, irrémédiables. Mais, du paratexte ou du titre à la trame narrative elle-même, *Tribaliques* qui s'instaure, à travers les huit nouvelles qui le constituent, comme le procès d'un autre fléau, le tribalisme, voudrait montrer qu'il est possible de remédier à cette anomie, de la vaincre et de vaincre, par conséquent, l'angoisse existentielle, individuelle et collective. Le « malaise dans la civilisation » est à la fois curable et curatif. Par un subtil jeu de miroir où la métaphore s'éclaire de la métaphore, le paratexte du texte et vice-versa, la métaphore devient simultanément métonymie, synecdoque, ironie, demeure en fait métaphore, c'est-à-dire le lien textuel, fonctionnel, éclairant entre l'explicite et l'implicite ; le dénotatif et le connotatif, le signifiant et le signifié ; le je illocutoire et le narrateur-auteur, instance autobio-graphique. En d'autres termes, langage métaphorique, la satire sociale entreprise dans cet opuscule semble l'expression d'un dessein : l'avènement d'une vraie nation congolaise qui doit se

34. Henri Lopes, *ibid.*, p. 38.